

UN HOMME DÉSAPOINTE.

J'AI rencontré, il y a trois ou quatre ans, un jeune Français qui était parti de Paris dans l'unique dessein d'aller faire la chasse au buffalo. Le long du voyage, à bord du paquebot, il s'était occupé de fournir sa carabine; en arrivant à Halifax, il crut entendre des bégaiements se mêler au bruit des vagues de la mer, et voir des troupeaux de bœufs sauvages s'enfuir dans la brume.

Une fois débarqué, il apprit qu'il n'était pas encore dans le pays du buffalo et qu'il lui fallait gagner l'ouest.

Arrivé à Québec, à sept cents milles de Halifax, il demanda à voir "l'ennemi," mais on lui dit que "l'ennemi n'était pas là"; qu'il lui fallait d'abord se rendre à Quinipeg, à dix-neuf cents milles de distance, puis qu'il aurait encore trois ou quatre cents milles à faire avant d'atteindre les buffles des Prairies.

Après m'avoir raconté son désappointement, le gai Parisien, baissant un peu la voix et du ton le plus comique :

— Dites le moi franchement, fit-il : le buffalo ça existe-t-il? ça a-t-il jamais existé?

— Certainement, lui dis-je; mais il n'y en a jamais eu ici. En revanche, vous pourrez trouver des caribous et des origaux non loin de Québec. La chasse à l'original a aussi ses charmes. Les "jongleurs" d'il y a trois siècles—passez-moi une révérence—promettaient aux Sauvages un paradis de leur choix et

"... Leur montraient dans la mort une vie immortelle où leur âme suivait une chasse éternelle. D'énormes caribous et d'origaux géants!..."

Mais si vous tenez absolument aux buffles, prenez patience: avant deux mois vous les aurez atteints. Seulement ne les exterminiez pas tous; épargnez-en quelques-uns pour conserver l'espèce; contentez-vous d'un chiffre de victimes assez rond pour donner vos amis de la rue Vivienne.

Car, après tout, étonner ses amis, c'est là l'important. A quoi servirait à un Français de traverser l'océan, si, rendu ici, au milieu d'une société française, comme au point de départ, il ne pouvait pas au delà, et se contentait des pro-tenades pleines de sécurité relative de notre terrasse Fronténac pour charmer ses loisirs? De retour chez lui, qu'aurait-il d'extraordinaire à raconter? Les choses qui concernent notre existence nationale ne sauraient intéresser que les esprits élevés; or, les esprits élevés sont toujours le petit nombre. On lui dirait: Ce n'était pas la peine d'aller si loin pour rencontrer des femmes aimables et des hommes qui fument; pour voir des équipages et des chemins de fer; des salons meublés à la Louis XV et des rues éclairées au gaz; nous avons tout cela ici.

Décidément, nous sommes, en ce pays, trop européens pour les Européens. Les Parisiens ne nous trouvent guère d'autre cachet que celui de tous les provinciaux; comme types et comme caractères, le plus hardi pionnier de la Ouïatchouane et le membre le plus zélé de la Société Saint-Jean-Baptiste seraient cotés moins haut à la Bourse (tousjours rue Vivienne) que le plus anodin des Peaux-Rouges ou même qu'un simple Bois-Brûlé.

—On me dit, reprit mon jeune voyageur, que la seule province de Québec à un territoire presque aussi étendu que celui de la France, et que le Canada entier a plus de douze fois la superficie de mon pays. Cela est-il exact?

—J'ai justement sur mon carnet la réponse à votre question. La superficie du Canada—provinces et territoires—est d'environ 3,330,000 milles carrés, dont 700,000 milles sont couverts d'eau. La superficie de la province de Québec est de 193,355 milles carrés; celle de la France est de 211,750 milles carrés. Le Canada entier a donc, en effet, plus de douze fois la superficie de la France; et je suis heureux de pouvoir vous dire qu'au parlement fédéral, —parlement dont l'action s'étend sur tout cet immense pays,—le français est la langue officielle aussi bien que l'anglais. Les premiers blancs qui ont parcouru les différentes provinces du Canada sont des missionnaires et des pionniers français, et les vastes territoires du Nord-Ouest voient se répéter dans notre siècle, par des Canadiens et par des Français, le grand œuvre des anciennes missions de la Nouvelle-France et du pays des Hurons. Vous allez partir pour l'Ouest et parcourir des centaines et des centaines de lieues; des missionnaires et des voyageurs français ont fait autrefois ce long voyage, en canot d'écorce et à pied, au milieu d'ennemis aussi rusés

que cruels et alors que les vastes régions qu'ils traversaient étaient entièrement inconnues des blancs. Quand vous penserez à cela, vous ne serez pas tenté de vous plaindre de la poussière des chemins de fer.

Le jeune et aimable Parisien, qui rêvait toujours au buffalo, finit par s'éprendre quelque peu de Québec et des Canadiens-français. Il revint un soir de Lévis enchanté du paysage grandiose que l'on découvre de ces hauteurs, d'où le regard embrasse, d'un seul coup d'œil, le pronontoire, la citadelle et la ville de Québec, la rade, couverte de centaines de navires, le confluent du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, l'île d'Orléans, la chute de Montmency et la chaîne des Laurentides.

Il me parla des hommes et des choses avec un certain enthousiasme. Il avait eu la bonne fortune de tomber sur un cocher intelligent qui lui avait donné ses opinions, à lui, sur la politique française :

—On a fait une bêtise à Versailles, avait dit ce cocher. On n'aurait jamais dû invalider l'élection de M. de Mun. J'espère bien que les électeurs de Pontivy vont le réélire d'emblée (textuel).

Il faut avouer que tous nos cochers ne sont pas de cette force-là. Il n'est rien comme habiter les hauteurs pour voir ce qui se passe au loin.

Une visite aux Hurons de Lorette laissa notre touriste assez froid, ou plutôt lui fit éprouver une nouvelle déception.

Les Français sont peut-être les seuls Européens qui aient su civiliser véritablement les Sauvages. Parmi ces derniers, ceux qui habitent la province de Québec et qui vivent de la vie nomade, savent tous lire la prière et chanter le plain-chant. Ils ne connaissent pas les autres sciences qui s'enseignent dans les écoles; mais, possédant les pièces d'or, ils peuvent se passer des gros sous et de la menue monnaie, et ils sont, en définitive, plus avancés que bien des savants. Ceux qui sont fixés dans des villages ont des écoles régulières et vivent de la vie civilisée.

Les Iroquois, les Abénaquis, les Montagnais, les Micmacs et les Malécites ont conservé leurs langues respectives, tandis que les Hurons ne parlent plus le huron mais chantent seulement dans leur langue des chants qu'ils ne peuvent comprendre.

Mon jeune voyageur, qui avait déjà fait la moue en apprenant que le principal chef huron portait un nom français, fut complètement révolté lorsqu'il entra dans la maison de ce dernier. On le fit passer dans un salon parfaitement meublé. Au lieu de le faire asseoir sur une bûche, comme il s'y attendait, on lui offrit un fauteuil en acajou, couvert en crin, et au lieu de lui faire entendre le chant des "festins à tout manger" avec accompagnement de *dichigauane*, une jeune fille exécuta pour lui, sur le piano, le "Miserere" du *Trouville*.

La nostalgie du buffalo le reprit; il n'attendit pas la saison de la chasse aux origaux, mais nous dû bientôt adieu en répétant, non sans un grain de coquetterie, et en grasseyant très-fort : *The Fair West for ever!*

*Amédée Dauphin*

Québec, 3 juin 1880.

NOTRE FÊTE.

[SONNET.]

La sombre nuit a fait place à l'aurore; L'astre du jour se leve radieux. L'hôte des bois chante un hymne sonore, Tout est gaieté sous la voûte des cieux!

C'est la St-Jean! Comme un pur météore, Plangent dans l'air les mânes des aïeux. Le Canadien à deux genoux implore, Pour son pays, le patron glorieux!

En ce moment, nobiles fils de la France, Ah! redisons la gloire et la vaillance Du découvreur, du prétre, du soldat;

Nouveaux St-Louis, ces hommes héroïques-Moururent tous, contraires, catholiques, En défendant l'honneur du Canada!...

*J.-B. Caouette*

A NOS COMPATRIOTES DES ETATS-UNIS.

Frères, vous revenez d'une terre lointaine Pour vous asseoir une heure au foyer des aïeux. Et revoir ce pays, qu'un jour d'amère peine, Il vous fallut quitter pour chercher d'autres cieux.

Le cœur rempli des vœux du passé, l'âme pleine Des anciens souvenirs, vous revenez heureux Respirer de nouveau l'atmosphère sereine Du sol natal, rêver vos grands loix nombreux.

Soyez les bienvenus! sur la terre chérie Que le ciel non-cloune pour comant patrie, Toas vos noms, de chacun sont encor connus!

Si nous avous longtemps pleuré sur votre absence, Nos vœux sont aujourd'hui dans la reconnaissance, Non lras vous sont ouverts! soyez les bienvenus!

*N. Legendre.*

SALUT, 24 JUIN!

Salut, vingt-quatre juin! Salut jour mémorable! Un demi-siècle près nous l'avons célébré. Depuis que, nous parant de la feuille d'érable, Nous chômons saint-Jean pour patron vénéré.

O, comme avec l'aubeur, pieux anniversaire, Chacun voit de nouvea ton aurore briller! Pour que des Canadiens l'union se resserre, Québec nous réunit pour chômer et prier.

La cité de Champlain a pris un air de fête Que, de mémoire d'homme, on ne lui vit jamais! Voudrait-elle, n'importe par part d'une conquête, En faste imiter Rome ou Sparte désormais?

Non, son but est plus grand, son désir est plus sage! Elle veut rendre grâce au ciel de ses bienfaits, Et dire haut comment nous avons fait usage De notre indépendance et de nos libertés.

Elle nous réunit comme une vieille mère Fêtant ses noces d'or rassemblé ses enfants: L'union entre nous n'est plus un chimère; C'est là tout le secret de ses airs triomphants.

Salut, cité chérie, à qui chacun accorde Que l'hospitalité dans les vieux murs fat loi... Salut, vingt-quatre juin, jour d'heureuse comédie (Ou le patriotisme est un avec la foi).

*J.-A. Belanger*

LA TOMBE DU MISSIONNAIRE.

FRAGMENT.

Loin, là-bas, par delà le front des Laurentides, Près d'un ruisseau d'azur, aux méandres splendides, Au pied d'une cascade il est un tertre nu Ou, bercé par le bruit des vagues aboyantes, Les faucouches élançans des forêts ombageantes, Dort du sommeil sans fin un vieux prétre inconnu.

C'est là qu'il vint finir sa pénible existence, Caresant dans son cœur la surlaine espérance, Là, quand le printemps fait reverdir les forêts, Un oiseau vient tisser son nid dans une branche; Sur sa tombe un beau lys balance sa fleur blanche Qui durant les hivers ne se flétrit jamais.

A deux pas de la fosse une source limpide Que l'aile de la brise à peine effleure et quitte, Déroule sur la mousse un filet argenté! Les Indiens chrétiens, dans leur lointaine contrée, Vous bien souvent puer de l'eau de cette source, Car toujours au malade elle rend la santé.

*W. Chapman*

St-François de la Beauce, 28 avril 1880.